POÉSIES BRETONNES

IL N'EST PAS BON

DE TROP PLEURER LES MORTS

Une superstition très répandue en Basse-Bretagne et que j'ai entendu maintes fois rapporter, aux veillées d'hiver, où l'on conte des contes merveilleux et des histoires de revenants, consiste à croire qu'il n'est pas bon de trop pleurer les morts. A l'appui de cette croyance, on cite ordinairement de nombreux exemples d'apparitions de morts, venus reprocher leurs larmes aux parents ou aux amis qui les pleuraient trop longtemps, parce que ces larmes et cette douleur immodérée ne servaient qu'à retarder leur arrivée au paradis.

C'est là aussi, peut-être, une des causes pour lesquelles nos paysans bretons envisagent généralement la mort avec un calme et une résignation qui étonnent. Dieu donne la vie et nous l'enlève, quand il lui plaît ; il n'y a rien à redire à cela ; il faut courber la tête et trouver bon ce qu'il fait. C'est toute leur philosophie.

Je ne sais si cette croyance se rencontre ailleurs qu'en Bretagne, mais, après en avoir souvent constaté l'existence dans le pays de Lannion et de Tréguier, je l'ai aussi trouvée dernièrement au sud et à l'est du département du Finistère, à Quimper et à Riec, sous cette forme : toutes les larmes versées sur un mort s'accumulent pour le *charger* et *retarder* sa marche vers le paradis.

M. Anatole de Brémond d'Ars, conseiller général du Finistère, pour le canton de Pont-Aven, me racontait, dernièrement qu'un paysan de la commune de Riec, où il habite ordinairement, au château de la Porte-Neuve, lui disait, à propos d'une femme de la commune qui était inconsolable de la mort de son mari, et le pleurait constamment :

— Elle a tort, Monsieur, car elle empêche l'âme du défunt d'arriver au paradis.

— C'est là une croyance déraisonnable, lui répondit-on.

— Vous vous trompez, répliqua-t-il, de nombreuses apparitions après décès en font foi, et les prêtres eux-mêmes vous le diront. Voici ce que m'a raconté ma mère, à ce sujet : une femme d'une commune voisine, de Névez ou de Moëlan, je ne me le rappelle pas bien, avait perdu son fils

sur mer, et elle ne cessait de le pleurer, nuit et jour, au point que sa santé en était compromise. Elle alla à confesse, et le prêtre lui dit : — Cessez de pleurer de la sorte, ma pauvre femme, vous n'êtes pas raisonnable et vos larmes et toutes celles qui sont versées sur votre fils s'accumulent dans un sac, qu'il porte sur ses épaules, et qui s'alourdit tous les jours, de manière à le charger et à retarder sa marche vers le paradis. »

— Il n'est pas, possible répondit la femme, que Dieu défende aux mères de pleurer leurs enfants défunts.

— Il ne défend pas de les pleurer avec modération et en se résignant à sa volonté, mais, il désapprouve l'excès de douleur auquel vous vous livrez. Pour en avoir la preuve, vous n'avez qu'à vous rendre, vers minuit, au porche de l'église de la paroisse, vous y agenouiller devant l'image de la sainte Vierge, pour lui demander la grâce de revoir votre fils mort, et il vous apparaîtra, et vous verrez dans quel triste état le mettent vos larmes.

La mère se rendit au porche de l'église de la paroisse, à minuit, s'y agenouilla et pria devant l'image de la Sainte Vierge, et bientôt son fils lui apparut, comme un voyageur qui marche péniblement sur une route ardue, et portant sur ses épaules un sac de cuir, qui paraissait rempli d'eau et dont le poids l'accablait. Il ne lui parla pas, mais il lui lança un regard où elle put voir tout son mécontentement. Elle comprit que c'étaient ses larmes qui remplissaient ce sac, qui paraissait si lourd, et cessa de pleurer, à partir de ce moment[1].

D'après une autre croyance populaire, tenir des enfants nouveau-nés sur les fonts baptismaux, et surtout des enfants de pauvres et des batards, et leur servir de parrain et de marraine, serait une œuvre méritoire et une bonne recommandation pour aller ou ciel.

Ces deux croyances se trouvent réunies dans un vieux *gwerz* fantastique, que j'ai publié dans le t. I. p. 61 de mes *Gwerziou Breiz-Izel — ou Chants populaires de la Basse-Bretagne*, — et que je crois devoir reproduire ici, ce recueil étant assez peu répandu.

[1] M. Psichari m'apprend que la même légende existe chez les Slaves, mais avec un singulier caractère de férocité. Il s'y mêle une histoire d'amour.

Un jeune homme a perdu son amante, et il en est inconsolable ; toutes les nuits, il va pleurer sur sa tombe, dans le cimetière. Une nuit, elle lui apparaît, furieuse, se jette sur lui, et le met en pièces.

Les tabliers déchirés du gwerz breton semblent un écho atténué de ce dénouement,

AR PLAC'HIC HAC INE HE MAMM

I.

Eur plac'hic euz a barroz Blan[1]
Deûs goulennet gwelet he mamm ;
Gwelet he mamm ha comz out-hi,
Gant ar c'heuz braz e doa d'ezhi.
Mont a ra da gaout ar person,
'Vit conta d'ezhan he raison.
— Ia, ma merc'h, comz gant-hi refet,
Mar grêt 'vel ma vô d'ec'h làret :
Epad ter noz, ac'houde coan,
'C'h efet d'ann iliz, hoc'h-unan ;
Cass ganec'h tri davanjer d'ehi,
D'lacad war ar bez da bedi.

II.

Pa wel allumi goulou glaz,
Bars ann tu dehou d'ann aoter vraz,
Hec'h a bars ar govesion,
Kelennet mad gant ar person,
Nać evit gwelet ann anaoun,
Oc'h ober tro'r procession.
Assedet oant 'tre ter vandenn,
Re duf ha re c'hriz ha re wenn.

'ar : Ar vinorezic a draonal lann.

Toucz ar re duf a oa he mamm,
O Doue, pebeus da estlamm !
P'ho doa grêt ann dro en entier,
Hec'h a da gaout he davanjer ;
Hec'h a da gaout he davanjer,
Hac hen laca 'tre nao c'hartier.
En noz warlerc'h, p'oa debret coan,
C'h a arre d'ann ilis, hec'h-unan ;
Cass ann eil davanjer gant-hi,
D' lacad war ar bez, da bedi.
Pa wel allumi goulou glaz,
Bars ann tu dehou d'ann aoter vraz,
Hec'h a bars ar govesion,
Kelennet mad gant ar person,
Nac evit gwelet ann anoun,
Oc'h ober tro'r procession.
Assedet oant 'tre ter vandenn,
Re duf ha re c'hriz ha re wenn.
'Toucz ar re c'hriz a oa he mamm,
Na oa ket ken braz he estlamm,
Pa doa grêt ann dro en entier,
Hec'h a da gaout he davanjer ;
Hec'h a da gaout he davanjer,
Hac hen laca 'tre c'huec'h' cartier.
Eur c'hoar dimêt doa ar plac'h'-ze,
Hac a willioudas en noz-ze.
Da derc'hel ar bugel eo clasket,
Ha prest a deûs làret monet.
Pa 'c'h a 'r bugel d' veza badeet,
Euz ar bêlec deûs goulennet ;
Euz ar bêlec deûs goulennet
Ma vije 'n hano d'he mamm laket :
— « Kerlics gwech ha m'hen gwelinn,

« Dont a raï sonj euz ma mamm d'inn. »
Pa 'z eo ar bugel badeet,
Neuze kerkent eo bet marwet ;
Neuze kerkent eo bet marwet,
D'hen veill' hi a zo bet chomet.
Pa 'z eo ar bugel douaret,
Da gàd ar person hi 'zo êt ;
Mont a ra da gàd ar person,
Da gonta d'ehan he raison.
— « Ia, ma merc'h, comz gant-hi refet,
« Mar grêt 'vel ma vo d'ac'h làret. »
Ar plac'h, pa oa debret he c'hoan,
Hec'h a d'ar vered hec'h-unan ;
Cass ann drivet davanjer gant-hi,
D' lacad war ar bez, da bedi.
Pa wel allumi goulou glaz,
Bars ann tu dehou d'ann aoter vraz,
Hec'h a bars ar govesion,
Kelennet mad gant ar person,
Nac ewit gwelet ann anaoun,
Oc'h ober tro'r procession,
Assedet etre ter vaudenn,
Re duf ha re c'hriz ha re wenn.
'Touez ar re wenn he mamm a oa,
Dimeus estlamm, deuet da joa.
Pa doa grêt ann dro en entier,
Hec'h a da gaout he davanjer ;
Hec'h a da gaout he davanjer,
Hac hen laca en tri c'hartier.
Da gaout he merc'h ar vamm 'zo êt
Ha 'velhenn dezhi deus làret :
— « Eun tol mad ez eo bet dide
« Pa n'am eus da diframmet iwe !

Pa n'am eus da diframmet en beo,
« 'Vel ma renn d'ann davanjero!
« Te greske ma foanio bemde,
« Gant ar glac'har a rez d'in-me.
« Eur bugel at eus bet dalc'het,
« Em hano at eus-han laket ;
« Em hano at eus-han laket,
« Hennès hen eus ma zicouret.
« Me 'c'h a brema d'welet Doue,
« Te a deui iwe, hep dale. »

(*Gwerzio. Breiz-Izel, de* M. Luzel, *t.* I, *p. 60*).

TRADUCTION

LA JEUNE FILLE ET L'AME DE SA MÈRE

I

Une jeune fille de la paroisse de Blanc[1]
A demandé à voir sa mère ;
A voir sa mère et à lui parler,
A cause de la grande douleur que lui causait sa mort.
Elle va trouver le recteur (curé),
Pour lui conter son cas.

[1] Ce mot doit être altéré, car je ne connais pas de paroisse de ce nom en Bretagne. Une autre version porte : La petite orpheline du bas de la lande...

— Oui, ma fille, vous lui parlerez,
Si vous faites comme on vous dira :
Pendant trois nuits, après votre souper,
Vous irez à l'église, seule ;
Vous emporterez trois tabliers à elle,
Pour mettre sur sa tombe pour prier.

II.

Quand elle voit allumer une lumière bleue,
Au côté droit du grand autel,
Elle entre dans un confessionnal,
Bien conseillée par le recteur (curé),
Pour (de là) voir les âmes
Faisant leur procession.
Elles étaient partagées en trois bandes,
Des noires, des grises et des blanches.
Parmi les noires était sa mère,
O Dieu, quelle frayeur !
Quand elles (les âmes) eurent fait le tour entier,
Elle (la mère) va trouver son tablier ;
Elle va trouver son tablier,
Et le met en neuf morceaux...
La nuit suivante, après son souper,
Elle (la jeune fille) va encore à l'église, seule
Elle emporte un second tablier,
Pour le mettre sur la tombe pour prier.
Quand elle voit allumer une lumière bleue,
Au côté droit du grand autel,
Elle entre dans un confessionnal,
Bien conseillée par son recteur,

Pour (de là) voir les âmes
Faisant leur procession,
Partagées en trois bandes,
Des noires, des grises et des blanches,
Parmi les grises était sa mère,
Sa frayeur ne fut pas aussi grande.
Quand elles eurent fait le tour entier,
Elle (la mère) va trouver son tablier ;
Elle va trouver son tablier,
Et le met en six morceaux.
Cette fille avait une sœur mariée,
Qui accoucha cette nuit-là.
Pour tenir l'enfant (sur les fonts baptismaux), elle fut demandée,
Et elle a vite promis d'aller.
Quand l'enfant va être baptisé,
Elle a demandé au prêtre ;
Elle a demandé au prêtre
De lui donner le nom de sa mère :
— « Chaque fois que je le verrai,
« Je songerai à ma mère. »
Quand l'enfant est baptisé,
Il meurt aussitôt ;
Il meurt aussitôt,
Et elle reste à le veiller.
Quand l'enfant a été enterré,
Elle est allée trouver le prêtre ;
Elle va trouver le prêtre,
Pour lui conter sa raison (son cas).
— « Oui, ma fille, vous lui parlerez (à sa mère),
« Si vous faites comme il vous sera dit. »
La fille, quand elle a soupé,
Se rend au cimetière, seule ;
Elle emporte un troisième tablier,

Pour mettre sur la tombe, pour prier.
Quand elle voit allumer une lumière bleue,
Au côté droit de l'autel,
Elle va dans un confessionnal,
Bien conseillée par le recteur,
Afin (de là) de voir les âmes
Faisant leur procession,
Partagées en trois bandes,
Des noires, des grises et des blanches,
Parmi les blanches était sa mère,
Sa frayeur devient de la joie !
Quand elles eurent fait le tour entier,
Elle (la mère) va à son tablier,
Et le met en trois morceaux.
Puis, la mère est allée trouver sa fille,
Et lui a parlé de la sorte :
— « Tu as eu de la chance
« Que je ne t'aie mise toi-même en pièces !
« Que je ne t'aie mise en pièces, toute vive,
« Comme je le faisais de mes tabliers !
Tu augmentais mes peines, chaque jour,
« Par la douleur que tu menais à cause de moi.
« Un enfant que tu as tenu (sur les fonts baptismaux.)
« Et auquel tu as donné mon nom;
« Et auquel tu as donné mon nom ;
« C'est celui-là qui m'a secourue (sauvée).
« Je vais, à présent, voir Dieu,
« Et tu y viendras aussi, sans tarder. »

(Chants populaires de la Basse-Bretagn
par F -M. Luzel, *t.* I, *p. 61).*